

Le premier janvier est pour moi un grand jour; un magnifique anniversaire ! me disait hier un noble Italien qui a honoré l'Italie par ses talents, et l'humanité toute entière par ses vertus.

— Si vous avez lu les *Prisons* de Silvio Pellico, cet admirable chef-d'œuvre qui est écrit, en même temps, par un romancier, par un poète et par un chrétien sublime, vous connaissez l'histoire de ces affreuses condamnations qui frappèrent, il y a vingt ans, l'élite libérale de la jeunesse italienne. Je fus condamné à mort, et déjà la police autrichienne avait eu la bonté de choisir la place, le jour et l'heure de mon supplice : mais par bonheur, j'avais une femme dévouée : ma pauvre Emilia obtint la grâce de son mari, et sa majesté l'empereur d'Autriche, qui consentait à me laisser vivre, daigna me condamner à mourir cent fois dans le *carcere duro*, d'une forteresse allemande.

A part notre condamnation et notre grâce, il y eut, à cette époque, quelque chose de commun entre le comte Confalonieri et moi : il demanda l'insigne faveur d'emporter, dans sa prison, un coussin qu'il avait reçu de la comtesse Thérèse ; je réclamai le droit précieux de garder, au fond de mon cachot, un oreiller, un simple oreiller qui était, hélas ! ma seule fortune, mon seul trésor, tout mon bonheur ! Un peu plus tard, les autorités de Brunn confisquèrent le coussin de Confalonieri ; je vous apprendrai, tout à l'heure, pourquoi l'inexorable gouvernement de la forteresse respecta l'innocente possession de mon oreiller.

[Vous savez, sans doute, mais moins exactement que je ne le sais moi-même, ce que signifie le *carcere duro* du Spielberg, le gouffre le plus horrible de toutes les prisons de la monarchie autrichienne : c'est un vaste sépulcre où les prisonniers meurent long-temps !... Mais, cette mort de tous les jours ne les dispense point d'un travail forcé qui oblige chaque victime politique à scier du bois, à tricoter des bas et à faire de la charpie. J'avais, pour cabanon, pour tombeau, un trou humide, mailleté de têtes de clous et de broussailles de fer ; pour lit de repos, j'avais une caisse, une bière où mes membres se brisaient en se retrécissant, comme dans un lit de Procuste ; pour vêtemens, j'avais des guenilles qui auraient fait rougir le dernier galerien de ce monde ; pour nourriture, j'avais du pain noir et malsain, des légumes pourris et de l'eau ; enfin, autour de nous, au dessus de nos têtes, à nos pieds, partout, il y avait en guise d'épees de Damoclès, de grandes meurtrières qui nous menaçaient sans cesse, et qui servaient, au besoin, tout simplement, à mitrailler les prisonniers ; je ne vous parle ni des chaînes qui meurtrissaient nos pieds, ni d'une espèce de cilice qui nous meurtrissait le corps, ni du froid, ni de la faim, ni de la soif, ni d'un millier de petites tortures qui n'étaient guère que les accessoires de notre emprisonnement, ou de notre agonie.

Un matin, environ trois mois après mon entrée dans ce château mortuaire, le vieux Schiller, dont mon illustre ami Silvio Pellico a fait un si touchant éloge, me pria de le suivre jusque dans la salle d'audience de la forteresse ; je pensai qu'il s'agissait encore d'une triste nouvelle, et j'éprouvai une peur affreuse, à la première vue, au premier mot de M. Wegrah, le sous-intendant du Spielberg.

— Monsieur, me dit-il avec une politesse extrême, je viens de recevoir une lettre anonyme qui vous concerne, et vous allez en juger ; la voici :

« Un de vos prisonniers politiques, le comte de Cellini, a obtenu l'autorisation de conserver, dans son cachot, un oreiller dont je vous dénonce la précieuse importance : cet oreiller renferme des valeurs considérables, en papier-monnaie de toutes les banques d'Allemagne ; je m'en rapporte à votre prudence, pour l'usage qu'il convient de faire de ma dénonciation ; vous aviseiez.»